

*par le vent rapé
par l'eau raviné
pauvre paysage
grenu pierreux
& sans grâce
collines ravagées
argile ruinée
sous un ciel grisâtre
callenchi couverte
de si peu de
terre de sienne
de si peu de
couleur ténue
suaire laissant
sous la peau mince
transparaître ces
persistants fantômes :*

*cadavres amoncelés enchevêtrés corps décharnés aigus se brisant
net amas fatras tas ruée de corps décolorés si anonymes si
semblables ruée de corps cassés morts ébréchés déluge de crânes
aux yeux blancs ouverts nuée de nuques & dos épaules fesses
cuisses jambes bras poignets sexes ventres poitrines aines mollets
genoux pieds & mains polis par l'infinie usure arbeit macht frei
doigts si fins qu'on les distingue à peine dans la masse énorme
infinie comme une mer enflée noyant tout sous ses coups nuée de
bouches édentées à têter l'air putride à crier la faim la soif &
l'horreur tous ces signes infimes d'hommes en vrac moignons à
moisir champ de cadavres anonymes & semblables ils ne sont
pas les derniers ossuaire sous le sol à peine sous le maigre de ce
paysage en pyjama rayé*

Zoran Music, *Paysage d'Ombrie*,
huile sur toile, 1949

*mais regardez-le !
regardez-le bien à la fin...*

*dans sa cave nue
dans son immonde taudis
dans son cloaque infâme
dans un coin de murs lépreux
le crâne rasé
ses grosses lèvres de batracien scellées
son corps si terreux
d'être emmuré depuis si longtemps
mains jointes ne sachant qu'en faire
sans âge
sans voix
hébété
usé
laid*

*à la limite de l'humain
il ne demande rien
il ne proteste pas
il attend
prostré sur la sellette
il attend de tout temps*

*un prisonnier ? un forçat ? un fou ? un damné ?
une tête-de-nœud
prise en tenaille
dans la mort de la vie*

*& impossible d'échapper au regard fixe
de ses grands yeux ronds gris bleu
que la détresse a intensément éteints*

*regarde-moi enfin
qui te fascine !*

Jean Rustin : peinture reproduite en couverture du catalogue de son
exposition à la Halle Saint-Pierre, Paris, 2001

*drôle de souille drôle de trône
dans son cadre enclos qui concentre le regard
dans son cube d'air raréfié qui absorbe l'énergie
plongeur hagard vers quel sans fond ?
drôle de pontife en piste livré au public aux bêtes
encagé devant un curieux rideau de scène
qui s'empourpre de plis pisseux s'agite & se tord
caverneuse tête-viande outragée posée sur
une mollissante masse de saindoux sang & blanc
dégoûlinant s'évacuant par le bas vers l'abîme
seul subsiste le haut qui flotte ballon rouge bibendum*

*le voici sans pieds sans jambes sans sexe peut-être
sous le surplis qui s'effiloche rongé de l'intérieur
il s'agrippe aux accoudoirs informe prisonnier
de sa chaise percée piano à queue trône-guillotine
les mains le visage se crispent s'évident
au bord du cri*

refoulé

il attend

Francis Bacon, *Study from Portrait of Pope Innocent X after Velasquez*
huile sur toile, 1965

*derrière ce front plissé ces noirs sourcils
ces mâchoires serrées ce regard buté
tout s'emplit soudain d'un noir nuage
& se lève la tempête mauvaise*

*why
why that silk frock ?*

*assis tout près d'elle
& pourtant si loin si fermé
à se tordre les poignets*

why ? why ?

*c'est - sans la regarder- de la savoir si offerte
dressée tout à côté dans le jour éclatant
de sa si blonde nudité
dans la soie caressante de sa robe ouverte
& ses cheveux si fins démêlés par nelly*

*crier vers elle
soeur fatale & à jamais perdue
crier de rage vers*

*il pleut
le niais de thrushcross grange ne va pas tarder à arriver*

Balthus, *La Toilette de Cathy*, huile sur toile, 1933

*au seau ! au seau ! au bidet ! au bidet !
à l'égout ! à l'égout ! ordure ! ordure !
voici la grande nuit de lumière noire toujours ...*

*la nuit de poix de goudron produit un corps
monstrueux enfant au crâne boursoufflé
aux yeux rougeoyant au regard hagard
& comme il brandit son tison l'enflé !
la main crispée ce gros bout triste écorché
son os saillant de devant dard épais trique
bâton lubrique à frapper l'univers dans l'dos
& de sa paluche gauche endiablée
il agite son pinceau son poireau l'nabot !
il y va s'coue l'plumeau branl' branl' branl'
au seau ! au seau ! de rage de rage de rage
de désespoir muet branl' branl' branl'
son poteau sa potence violemment empourprée
son grand reich démesuré son z'obscène fourbu
pointu pointé obstiné sur l'ombre du monde
ce mort-né agite sa trompe son long os
son squelette ces monceaux de cadavres
dans la grande nuit des longues queues rêches
grande nuit de lumière noire de chemises brunes
branl' branl' branl' en cadence en démençe
en démesure en rupture de bite au seau ! au seau !
branl' la grande nuit toujours de mère noire
attend la crise met au baquet son hoquet
un plein seau ras bord la bave le jus la marée
qui monte du fond qui l'emportera
qui ne vient pas qui ne vient jamais jamais
branl' branl' branl' branl' branl' branl' branl'
au seau ! au seau ! au bidet ! au bidet !*

*.....
la mariée attendra*

Georg Baselitz, *Die grosse Nacht im Eimer* (La grande nuit dans le seau), huile sur toile, 1962-1963, Musée Ludwig, Cologne

*tous les traits tirés convergent vers
ce corps de diva de barrière aux bas blancs
mufle repoussant seins trop lourds toisons animales
cette chair à l'étal sur un divan de feu
cette chair éreintée vaste plaie offerte
abandonnée comme une agonie*

*tous les traits tirés convergent vers
ce corps ce cri de rage ce besoin de se perdre
tout y grimace qui servilement veut séduire
tout y écoeure qui prétend attirer
nudité risible nudité acide
inapaisante*

fascinante horreur de la tombe où s'engloutir

Vincent Van Gogh, *Femme étendue sur un lit*, huile sur toile, 1887 *Les
Larmes d'Éros*, p. 185

*alors le buste se tend se tord
hissées les mains enserrent le crâne lourd
& pousse un cri rond d'horreur de rage
comme une bête le pied dans un piège
crève l'air du couchant alentour
& la route s'ébranle s'élance
à l'infini entraîne la balustrade
& l'espace tangue ondule chavire
dans tous les sens convulsionné
la mer & le ciel palpitent
se cherchent se heurtent
ébranlée la peinture se retire
se vide de sa substance de son sang
s'accroche autour de quelques ilôts*

*puis revient le cri rayeur énorme cosmique
& derrière lui soudain le crâne l'entend
comme un boomerang fracasseur*

Edvard Munch, *Le Cri*, huile sur toile, 1893, Galerie nationale d'Oslo

bestiaire

*& pour toute réponse Nobodaddy
fit soudain surgir du coin le plus obscur de la pièce
peau d'écailles vertes que la nuit lèche & dore
ce très curieux personnage se pressant déter
miné sur les planches de ce théâtre
il tire une longue langue avide
sa main musculeuse tient l'écuelle
que sa perfide morsure inexorable
remplira bientôt d'un sang rouge & poisseux*

*nu & laid
visible ennemi de l'homme
il ne fait que passer tandis qu'il pleut des étoiles*

William Blake, *Le Fantôme d'une Puce*, huile sur bois,
1819-1820,
Tate Gallery, Londres

*crête bec ergots tendus
s'affrontent sempiternellement
cocoricochent l'espace
crient rouge
crèvent l'oeil jaune du soleil
d'un coup l'ensanglantent
tonitruent rouge
explosion sourde vertige
cris égorgement désastre
longs jets de foutre
chauds rouges sono*

André Masson, *Les Coqs rouges*, huile sur toile, 1935,
Centre d'art Reine Sofia, Madrid

*penchée sur le vide les seins pendant
arakhné rampe s'arrache se projette secoue
l'espace de ses membres anguleux grêles grelots
bave tire étire de soi le fil d'un destin louche*

.....

*approche sale bête méchante épine
& trois fois rapide comme l'éclair
pique-moi jusqu'au coeur mords empoisonne-moi
& que vienne la danse & que monte la transe
& que je bave étire le fil imparfait
le vers toujours relancé pendant sur le vide*

Germaine Richier, *L'Araignée I*, bronze patiné, 1946

*dans cet obscur cachot lieu de paisible tuerie
hissée pendue à un croc froidement elle déploie
- ses ailes ne voleront plus cerf-volant intrépide ! -
ses chairs retournées blanches & roses fantôme flaccide
elle dévoile l'intérieur de son corps plat sa profonde
entaille sa trouée sa plaie médiane ventre éviscéré
ouvert long sillon rouge denté de cartilages offerts
règles supplice crucifixion mort exhibée*

*& bien que morte l'écorchée regarde niaisement
& sa large bouche cruelle sourit
méduse portant cagoule masque humain
elle nous mime & nous mine
& son corps tout entier n'est plus
qu'une tête horrible révélant ses entrailles
qu'un miroir dévoilant notre intime bestialité*

Jean-Siméon Chardin, *La Raie*, huile sur toile, 1726-1727, Louvre, Paris

*dieu ou roi ce buste monumental c'est de l'or pas du toc
parfait symbole de pouvoir de puissance
grimpé sans façon sur le buffet le singe l'agrippe d'une main
sans manière
& se tord pour lui montrer son cul
son cul épanoui splendidement violacé
un beau morceau de peinture vraiment !
& ce cul il le tend vers l'auguste bouche de la stèle
« lèche ! » semble-t-il dire
nous lorgnant en riant*

Paul Rebeyrolle, *La Stèle*, huile sur toile, 1991

*jette la colle & jette le sable ici jette à la volée jet & sur cette
 paroi arène fond de mer fonde l'indignité de ce nouvel espace
 fonce fronce rompu disloqué éruptif à la démesure du geste
 & du désir espace devenu poisson se jetant furieusement
 sur espace mouvement mouvementé frémit banc furieux
 dents & soif de sang espace à-vif secousses
 du poignet saccades saccages tumulte tracés sinueux course ivre
 pleins & déliés déliés ils s'ouvrent un passage à travers les
 flots soulevés broussailles se ruent les yeux féroces
 se rendent coup pour coup s'déchirent s'rompent s'clatent
 sang vole les nageoires battent scient l'eau traits
 stries encochent tout se hérisse s'électrise décharge
 surcharge dérapage tremblement d'un gonfanon jaune vif
 hissé à bout de lance s'dévorent s'dérobent sessorent
 sessoufflent s'vident & rouge indélébile deux fils de
 sang paraphent brillent comme des diamants*

André Masson, *Bataille de poissons*, sable, gesso, huile, crayon et
 fusain sur toile, 1926, MoMA, New York

Histoire de rats

*regardez ! ils le poursuivent fuir de toute urgence pour leur
échapper & maintenant ils passent à l'attaque soudain
bondissent & sautent aux mollets du prisonnier avec une audace
inouïe s'accrochent aux chairs des pattes et des dents nu le
sexe dressé il tente de fuir à grandes enjambées battant des bras
comme on se noie tout droit fuir tout droit mais la cellule est
si étroite & totalement close n'a même plus la force de crier
d'ailleurs qui viendrait à la rescousse ? plantent leurs incisives
tranchantes dans le gras & dans le muscle avec une infinie cruauté
poursuite infernale étirée dans la durée au ralenti perlent
de minces filaments de sang soudain dans un ultime effort il
saute en l'air pensant leur échapper roul' en boul' ultime
sursaut salto mais les rats l'accompagnent ne le lâchent
pas ne veulent pas démordre les filaments rouges se multiplient
s'intensifient les rats cherchent maintenant rageusement un trou
où s'enfoncer s'enfouir trouvent bientôt l'anus s'y suspendent
l'attaquent de conserve le forent le creusent c'est chaud & doux
intensément puant c'est par là qu'ils ont choisi de disparaître*

.....

À propos de quelques dessins de Vladimir Velickovic du milieu des
années 1970

bordel

*jeter l'encre par les plaques l'étaler
les mains travaillent la fille au corps
la roulent la fouillent jusqu'à la déchirure
c'est affaire de doigté rapide comme une passe
ça presse ! griffer racler taper strier baver
peigner estomper essuyer couler illuminer
y laisser ses empreintes cochon y met soudain
la queue dans cette souille soupe souque ferme
l'encre pressée révèle la vérité des corps
alors la mousseline gaze frissonne
alors les dondons à la chair talée défilent
se dandinent & gloussent avant la pipe*

*gravures de chambre interlope
de chambre noire où les corps laiteux
dégorgent un bon coup*

Edgar Degas, Monotypes de scènes de bordel, c. 1874-1884

*l'ibère l'énergie de ces cinq furies
sauvages exhibant leur chair rose
recouvertes de peintures de guerre
elles me hèlent & m'apostrophent
client qu'elles attendaient dans
l'explosion des rideaux & des draps*

*dès que je pénètre le tableau tangué
& c'est la pantomime & c'est la jungle
les filles jouent des coudes rament l'air
me tombent dessus au rythme des cassures
de leur anatomie discordante compressée
elles oscillent me happent me lapent
elles spasment orgasment l'espace de
toute leur science archaïque de toute leur magie
elles me déchirent & m'apocalypsent
enveloppé de toutes parts je transperce
j'empale j'éventre bave aux lèvres rage au corps
paysan je danse à nouveau face au philosophe*

*- mais les cinq furies sont debout dressées
pressées entre les plis rien n'a bougé rien
que la peinture que libère l'ibère*

Pablo Picasso, *Les Demoiselles d'Avignon*, huile sur toile, 1907,
MoMA, New York

boucherie

*hiératique atlante en long surplis blanc moucheté maculé
parfait athlète porteur du boeuf sacré sacrifié
ainsi corps sur corps solide pas de deux accord*

*tête baissée s'effaçant
le poids sur la large épaule glisse
ne pas dévier sous la charge ne pas fléchir
maintenir coûte que coûte
l'exact point d'équilibre*

*bloc parfait de beauté tragique
ainsi rassemblés ainsi unis
comme le sacrifié & le sacrificateur
se ressemblent !*

même fût écorché vif

Jean Hélion, *Monument pour un boucher*, huile sur toile, 1963

viande
haute flamme vive vrillant l'espace
de ces doubles cages emboîtées
piégeant le regard
pendu le boeuf saigne noir
lac étale sous la carcasse
pendu le boeuf saigne rouge
sur l'écran de jaune clouté
battant des ailes rayant l'espace
s'ébroue un noir rapace passe

Francis Bacon, *Carcasse de viande et oiseau de proie*, huile sur toile,
1980 Musée de Lyon